



Critique

# Le Japon, de ses rebuts...

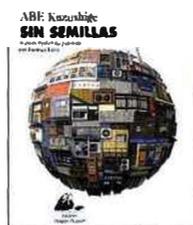
## ... à ses herbes folles

Sin semillas, Kazushige Abe, traduit du japonais  
par Jacques Levy ed Philippe Picquier 820 p 28 50 €

Par Alexis Brocas

Un vieil homme abattu dans un verger. Un boulanger qui fraie avec un parrain mafieux. Un instituteur écrasé par un train. Un accident de voiture, peut-être provoqué par l'apparition d'un fantôme. Une boulangerie d'abord triomphante puis réputée ensorcelée. Un cercle de vidéastes obsédés (au départ) par certaines pratiques sexuelles extrêmes impliquant une main tout entière, un love-hotel, un casino-bar, un projet polémique de centre de traitement des ordures, une boutique de vidéos des plus louches. Dans *Sin semillas*, Kazushige Abe cède à la tentation, courante chez les romanciers modernes, d'attraper un monde dans son intégralité – ici la ville de Jinmachi. Et il y parvient dès son titre.

« Sin-semillas » : en un seul mot et au singulier, l'expression désigne un plant de marie-jeanne femelle qui, n'ayant pas été fécondé, ne porte aucune graine et dont les capacités psychotropes ont été poussées au plus haut – et certes, il y a de la drogue dans ce roman, celle que s'injecte le puissant parrain entrepreneur Shigeyoshi Asô tandis qu'il laisse la direction des affaires à sa fille, qui permettra à deux époux étrangers l'un à l'autre de communiquer enfin. Si l'on mêle l'espagnol à l'anglais, « sin-semillas » signifie aussi « les graines du péché ». Or ce roman relate une série d'actions, de projets, de relations moralement contestables : une jeune veuve censément explorée,



dominée par son amant, se livre à des jeux scatologiques, des vidéastes filment un accidenté mourant, un agent de police se passionne pour les petites filles... Au centre, trois familles, tels trois clans, qui s'acquitent pour tenir la ville et dont les alliances modèlent ou défont les paysages urbains et sociaux.

L'une de ces familles, les Tamiya, occupe la fonction privilégiée de boulangers de Jinmachi : après guerre, les Américains ont converti les Japonais aux vertus alimentaires du blé. Les « sin-semillas » sont ces grains

venus remplacer la riziculture traditionnelle. Peut-être sont-ils les premiers éléments d'une invasion culturelle occidentale – en ce sens, le roman pourrait se lire comme la relation des effets d'une modernité d'importation sur la psyché nipponne. À ceci près que jamais le roman ne prend le fâcheux virage de la xénophobie, même quand il évoque l'époque de la présence militaire américaine, quand Jinmachi était appelé « Tapin-ville ». Au contraire, pour un lecteur français, ce livre révèle le versant japonais d'un monde globalisé jusque dans ses vices et ses pratiques occultes, telles les manigances des Asô et des Kazaya, qui ressemblent à celles de toutes les familles mafieuses du monde, mais prennent des atours locaux, s'appuyant notamment sur des théories de conspirations autochtones pour ruiner la réputation d'un récalcitrant tout en exonérant les habitants de la ville d'un lointain forfait collectif. Enfin, de la plante à laquelle il se réfère, ce livre épouse les cycles de vie, remontant dans le passé et se redéployant dans le présent, empilant les histoires par couches et les enroulant comme s'enroulent tige et cotylédon dans un grain de blé prêt à germer. □